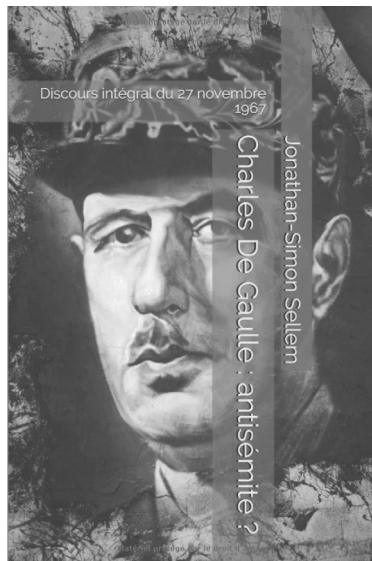


**LES VRAIS
PROTOCOLES
DES SAGES
DE SION**

Du même auteur :

- 2018 Charles de Gaulle antisémite ?
Discours intégral du 27 novembre 1967



Jonathan-Simon Sellem

**LES VRAIS
PROTOCOLES
DES SAGES
DE SION**

Préface de Gilles William Goldnadel

Mentions légales

Tirage Premier - avril 2020. Isbn : 9798630722744. Droits réservés (copyright) : ©Jonathan-Simon Sellem. Éditeur indépendant.

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

En couverture, représentation de Theodor Herzl en grand, puis en petit, en bas de gauche à droite: Abraham Salz, Ehad Ha'am, Aharon Armand Kaminka, Menahem Ussishkin, Karl Lippe, Max Nordau, David Wolfson, en petit, en haut de gauche à droite : Grand Rabbin de France Zakod Kahn et Herman Zvi Schapira.

Avec le soutien du Middle East Forum et de son directeur, M. Daniel Pipes.



*À Papi Léon, qui a survécu au pire dans l'espoir de voir
l'État d'Israël & Mémé Myriam qui sillonnait le Sahara
afin d'envoyer de l'argent au jeune État d'Israël.*

*Mamie Suzanne, Maman, Papa, Ella, Ariel, Samuel,
Vered, Idan, Yali.*

À nos ancêtres, à notre descendance.

Remerciements à ceux qui ont travaillé sur cet ouvrage, en particulier à « Oh my concept! », dont les dirigeants Nissim Sellam et Sandrine Cohen ont souffert à cause de mes nombreuses relectures.

Merci à Israël Tavor et Sarah Temim pour leurs apports.

Mais aussi aux primo-lecteurs Véronique Genest, Meyer Bokobza et Eva.

Aux bibliothécaires français, israéliens et américains ouverts tard la nuit.

Merci à ceux qui m'inspirent, Frédéric Encel et George Bensoussan, Michel Onfray, Alain Finkielkraut.

Merci à mes amis Lionel, Rubin, Yoni, JK, Amanda.

Merci à Gilles-William Goldnadel, Jean-Patrick Grumberg, Philippe Karsenty et Guy Millière.

Merci à Assaf, Eran, Tsafir et Roi. Et à Baron.

Ce livre représente près de 60 mois de travail, de recherches, d'écriture, de relecture. Il est basé sur ces documents originaux :

- *Première édition des Protocoles du Premier Congrès Sioniste, à Bâle, du 29 au 31 août 1897 (édition en français, imprimé à Prague), éditions de l'association Barissia, approuvée par le Dr Max Nordau.*

- *Protokoll des I. Zionistenkongresses in Basel vom 29. bis 31. August 1897 - Republié par l'Union Académique-Technique Juive Nationale Barissia, Prague, 1911*

- *Ha-Protokol shel ha-Kongres ha-Tsiyoni ha-rishon be-Bazel, 1-3 be-Elul 657-29-31 be-Ogust 1897. Translated by Hayim Orlan. Jerusalem: R. Mas.*

- *Zionisten-Congress in Basel (29, 30, und 31. August 1897): Offizielles Protokoll. Vienna: Verlag des Vereines « Erez-Israel » 1898.*

- *The Congress Addresses of Theodor Herzl. traduit en anglais par Nellie Strauss. New York: Federation of American Zionists, 1917.*

- *Premier Congrès Sioniste, Bâle 29-31 Août 1897, Protocole officiel, traduit par Michèle Mialane (Tunis: Workshop 19, 2013).*

- *The Jubilee of the First Zionist Congress, 1897-1947. Jerusalem: Executive of the Zionist Organization, 1947.*

- *The Proceedings of the Zionist Congress held at Basle, Switzerland, August 29, 30, and 31, 1897. Ré-imprimé du The Jewish Chronicle. London: Philip Cowen, 1897.*

Ce livre est dédié entièrement à la notion du Tikoun
Olam : תיקון עולם (réparer le monde).

*Faites du monde un endroit meilleur, ne jugez pas, ne
préjugez pas. Trouvez comment aider, aidez, améliorez,
soulagez, partagez, aimez.*

« Si je devais résumer le Congrès de Bâle en un mot – ce que je me garderais bien de faire publiquement – ce serait celui-ci : à Bâle, j’ai fondé l’État des Juifs. Si je le disais aujourd’hui, je récolterais un rire universel. Peut-être dans cinq ans, en tout cas dans cinquante, chacun s’en rendra compte. »

Theodor Herzl, le 3 Septembre 1897.

Cinquante ans et neuf mois plus tard,
l’État Juif d’Israël était créé.

SOMMAIRE

Avant-propos de Maître Gilles-William Goldnadel	25
Introduction de Jonathan-Simon Sellem	31

Première journée

Séance du matin	
Ouverture du Doyen, Dr Karl Lippe	47
Discours de bienvenue, Dr Theodor Herzl	52
Situation générale des juifs, Dr Max Nordau	60
Situation des juifs de Galicie, Dr Abraham Salz	78
Situation des juifs d'Angleterre, Jakob de Haas	87
Situation des juifs d'Algérie, Jacques Bahar	101
Situation des juifs de Roumanie, Samuel Pineles	105

Séance de l'après-midi	
Situation des juifs d'Autriche, Dr. Alexandre Mintz	111
Situation des juifs de la Bucovine, Dr. Mayer Ebner	123
Situation des juifs d'Allemagne, Dr. Rudolf Schauer	130
Situation des juifs de Bulgarie, Pr. Gregor Belkovsky	132
Situation des juifs de Hongrie, Dr Janos Ronay	154
Situation des juifs en Amérique, Adam Rosenberg	156
La vie nationale juive, Nathan Birnberg	161
La vie économique des juifs, Dr David Farbstein	177

Deuxième journée

Séance du matin	
Theodor Herzl	197
Dr Max Nordau sur la définition du « <i>Projet Sioniste</i> »	205
L'organisation sioniste, Max Isidor Bodenheimer	216
Séance de l'après-midi	231
Le financement du Projet Sioniste, M. Moses	258

Troisième journée	
Séance du matin	269
Séance de l'après-midi	292
La colonisation en Palestine, Dr. Schnirer	302
La colonisation et la vie en Palestine, Dr. Kaminka	305
Les conditions de vie en Palestine, Adam Rosenberg	313
La langue et la littérature hébraïques, Dr Markus Ehrenpreis	326
Séance du soir	336
Discours de clôture, Theodor Herzl	339
 Préface du Dr. Max Nordau, publiée dans la ré-édition des protocoles du 1 ^{er} Congrès Sioniste (Prague, 1911)	 347
 Deuxième Congrès Sioniste	
Discours d'ouverture, Theodor Herzl	355
Discours du Dr. Max Nordau (sur l’Affaire Dreyfus)	364
 Troisième Congrès Sioniste	
Discours d'ouverture, Theodor Herzl	387
 Quatrième Congrès Sioniste	
Discours d'ouverture, Theodor Herzl	399
 Cinquième Congrès Sioniste	
Discours d'ouverture, Theodor Herzl	409
 Sixième Congrès Sioniste	
Discours d'ouverture, Theodor Herzl	421
 Note de Jonathan-Simon Sellem à propos de la fin de vie de Theodor Herzl	 430
 Quelques photos	 435
 Annexes	 443

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS DE GILLES WILLIAM GOLDNADEL

Pour écrire les choses franchement, j'avais accepté de préfacer l'ouvrage de mon ami Jonathan-Simon Sellem, avant tout en raison de l'amitié et de la légitime estime que celui-ci m'inspire. J'ai toujours, en effet, apprécié le combat intransigeant qu'il menait au service de la cause d'Israël et de sa lutte contre la détestation pathologique de cet État.

Mais après avoir pris plus amplement connaissance du contenu de l'ouvrage que celui-ci s'apprête à publier, je ne regrette pas, loin s'en faut, mon geste d'estime et d'amitié, car j'ai pu lire avec grand intérêt les verbatim des Congrès Sionistes qui se sont succédé à Bâle et dont j'avais la stupide prétention de bien connaître la nature. La lecture que j'en ai faite m'a non seulement conforté dans ce que j'en pensais, mais plus encore surpris sur certains développements des orateurs qui s'y sont succédé.

J'ai pu, bien évidemment, sourire de certaines interventions ou de certaines réactions aux dites interventions. J'y ai reconnu, avec un mélange d'agacement et d'affection, à la fois le bavardage excessif des orateurs et l'impatience assortie des auditeurs des conférences judaïques. J'ai pris également un plaisir quasi exotique à voyager dans le temps et à apprécier la qualité oratoire et culturelle des contemporains de Freud et Stéphane Zweig.

J'ai pu également me conforter dans la haute idée que je me faisais de l'intelligence et de la spiritualité des Herzl, des Nordau ou des Zangwill. J'ai constaté l'intemporalité de certains débats judéo-juifs, quand j'ai vu

certain orateurs sionistes morigéner leurs congénères ne voulant pas abandonner leur confort bourgeois. À quelques heures du grand massacre, ces débats qui n'ont guère changé reprenaient rétrospectivement un tour pathétique à l'heure où mon encre elle-même n'est pas si sympathique.

J'ai pu également constater à quel point, lorsqu'il s'agissait encore d'obtenir des grandes puissances, de la Sublime Porte au César prussien en passant par le Tsar autocrate, combien la diplomatie herzlienne devait se faire obséquieuse quand bien même le diplomate conservait dans son esprit une fière hauteur de son peuple et de sa personne. Mais je n'étais ni au bout de mes confirmations ni au terme de mes surprises.

Quand je lisais par exemple que Lintz, le distingué représentant des juifs d'Autriche, décrivait la terrible situation de ses coreligionnaires en 1897 et que celle-ci prenait un tour visionnaire. Il décrivait en effet, le pré-hitlérisme racial qui se conjugait avec un catholicisme culturel d'avant Vatican II.

Déjà le boycott des juifs précédait celui de l'État que Lintz voulait créer. Plus terrible encore, il constatait que l'antisémitisme fort était un ciment incomparable pour unifier un peuple divisé. Les interventions de Herzl ne laissèrent pas non plus dans l'indifférence mes convictions comme mes stupéfactions.

Je constatais qu'ainsi, lors du Deuxième Congrès, celui-ci, tout en rondeur à l'égard du sultan, ne se sentait aucune obligation politique, morale ou intellectuelle de dire le moindre mot sur les habitants arabes de la Palestine.

Lors du Troisième Congrès, le même Herzl se plaignait de ce que sa rencontre à Jérusalem avec le Kaiser avait été « *comme d'habitude* » passée sous silence par les adversaires du sionisme, et ce y compris des juifs.

Ainsi, l'occultation des territoires de l'information était déjà au programme de l'antisionisme.

Lors du Quatrième Congrès, je trouvais, non sans satisfaction, un Herzl très critique envers le judaïsme officiel dont il taxait les notables représentants juifs de la diaspora de prétentieux et d'inutiles.

Je mentirais en disant, sans nullement vouloir me comparer au grand Théodore, que ma prose était ou reste sur le fond peu différente.

La lecture des verbatim d'Herzl lors du Cinquième Congrès me confirmait dans ce que je savais et qui est souvent méconnu : à savoir que sa proposition d'un foyer juif en Ouganda se voulait provisoire et uniquement motivée par le désespoir. Il n'était pas question pour autant de renoncer à la renaissance nationale sur le territoire historique de la Judée.

En passant, Herzl tenait à dire qu'il n'était pas dupe des sollicitudes de certaines puissances qui voyaient dans le sionisme une belle occasion de se débarrasser de leurs juifs. Seul, en visionnaire, pragmatique, il se consolait des injustices faites aux juifs, ne s'illusionnait pas de leur permanence et, dans une remarque bouleversante autant que prophétique, se consolait en pensant que cette injustice, lorsqu'elle sera vécue solidairement ou dignement au sein d'un État fier, sera plus aisée à supporter...

Mais je veux surtout, et enfin, dire combien les propos du représentant hongrois, le Docteur Janosz Rozay, m'ont stupéfait autant qu'ému. Celui-ci, alors qu'il veut quitter son pays, alors qu'il décrit l'antisémitisme qui y règne, tient à exprimer sa gratitude envers son ancienne patrie. *« Nous resterons de bons patriotes hongrois »*, s'écrit-il sous les applaudissements de l'assemblée sioniste.

Qu'il soit permis, au patriote français, au sioniste israélien qui signe cette préface tandis qu'un antisémitisme criminel et un antisionisme pathologique sont en train de pousser une partie des juifs français vers le retour à Sion, combien ces mots et ces applaudissements lui ont remué l'âme et l'esprit...

INTRODUCTION

INTRODUCTION DE JONATHAN-SIMON SELLEM

Le sionisme est un mot qui reste rarement étranger à toute personne éduquée, qui suit de plus ou moins près la politique internationale. Pourtant jamais un mot n'a été autant galvaudé, jamais une notion n'a jamais été aussi peu comprise. Ainsi, depuis le début du XXI^e siècle, les anti-sionistes affirment lutter contre la politique du gouvernement de l'État d'Israël – quel qu'il soit. Grossière manipulation. Le sionisme était – et est – un humanisme, et hormis les Juifs du monde entier, ou en tout cas la plupart d'entre eux, pas grand monde ne connaît sa raison d'être, ses implications, ses souhaits, son origine, ses objectifs, ses moyens... ni ne comprend l'« *idéologie sioniste*. »

Le sionisme, comme tout mouvement idéaliste, souffre en partie de l'ignorance de ceux à qui il devrait faire appel, et en partie des fausses déclarations de ceux qui souhaitent contrecarrer son appel. Cet ouvrage devrait aider à dissiper l'ignorance et à corriger les erreurs de présentation.

En fouillant dans de vieux manuscrits, j'ai retrouvé l'essence du sionisme ; celle-là même que vous allez découvrir ici. Pour moi qui habite Tel-Aviv, le sionisme est une évidence : il s'agit d'abord d'un mouvement d'auto-détermination des juifs du monde entier, d'un mouvement protecteur de ces juifs – mais aussi d'un mouvement « *libérateur* » pour les antisémites – puisque le but premier de Theodor Herzl était d'exfiltrer les masses juives des territoires où l'antisémitisme fleurissait (c'est à dire à peu près partout sur la planète, à des époques différentes) – et donc de faire taire les antisémites.

Or donc, j'ai retrouvé des textes totalement oubliés et disparus. Ces textes sont les véritables Protocoles des Sages de Sion – les discours fondateurs, publics, et publiés, de la naissance du sionisme moderne. Ces protocoles n'ont, bien évidemment, aucun lien avec le vulgaire faux antisémite russe, toujours très populaire à ce jour. J'ai retrouvé ces textes en langue allemande ou en langue anglaise. Et dans le flot de ces publications m'est apparue une adaptation à moitié illisible, traduite et publiée partiellement en français par l'un des pères fondateurs du sionisme moderne, Max Nordau. Ce petit bijou historique que je tenais dans les mains, c'était « *les heures* » du premier Congrès sioniste, organisé à Bâle en Suisse, en 1897. À mon grand étonnement, ce document, de très grande qualité historique, était très mal conservé. Non seulement une partie des pages étaient abîmées et du texte était effacé par le temps, mais de plus, ce joyau de la littérature sioniste moderne n'était pas empruntable et se trouve toujours aujourd'hui dans l'une des bibliothèques privées les plus difficiles d'accès.

À l'appel de Theodor Herzl, plus de deux cent juifs venus du monde entier se sont donc donné rendez-vous au mois d'août 1897, dans la salle du Casino Municipal de Bâle; tous vêtus en queue-de-pie alors que beaucoup n'avaient pas d'économies. Il était déjà essentiel pour Theodor Herzl de montrer au monde que la cause dépassait les problèmes les plus concrets, comme pouvait l'être le manque de finances. Pendant les trois jours de ce premier Congrès allait se dérouler un événement historique qui changerait le cours de l'humanité. Car si la première partie du Congrès s'attachait à décrire avec précision, les cas de dénigrement et de délaissement dans lesquels se trouvait la Nation juive dispersée, la deuxième partie du congrès allait s'évertuer à créer un destin meilleur pour ce Peuple, à l'aube des deux conflits mondiaux et du plus grand massacre antisémite que le monde ait connu.

Le premier acte fort du Congrès sioniste fut l'adoption d'une résolution rendant grâce au Sultan Ottoman. Herzl se leva alors et se dirigea vers le pupitre. Ce n'était plus l'élégant Dr Herzl de Vienne, ce

n'était plus l'homme lettré facile à vivre, le critique, le feuilletoniste. Comme un journaliste présent en Suisse ce jour-là le relata alors, « *c'était un descendant de la Maison de David, ressuscité de parmi les morts, vêtu de légendes, de fantaisies et de beauté.* »

Les premiers mots de Herzl enflammaient la salle : « *Nous sommes ici pour poser la première pierre de la maison qui doit abriter la Nation juive. Nous, les sionistes, nous recherchons la solution à la question juive, nous ne souhaitons pas créer une société internationale, mais une discussion internationale... Nous n'avons rien à voir avec le complotage, des interventions secrètes ou des méthodes indirectes. Nous souhaitons placer la question sous le contrôle libre de l'opinion publique.* » Ses paroles n'étaient pas celles d'un visionnaire, mais d'un homme d'État. L'effet produit fut presque aussi profond.

Le sionisme est un mot nouveau pour une notion très ancienne qui exprime le désir millénaire pour le peuple juif de retourner vivre à Sion, Jérusalem ; un désir exprimé depuis la destruction du second Temple de Jérusalem par Titus et la dispersion des Juifs à travers le monde. Jamais cette Nation dispersée n'a cessé de prier pour le retour sur cette terre perdue et jamais ses espoirs n'ont été détournés.

Je me dois aussi de dire un mot sur l'aspect messianique de la foi juive qui s'est transformé en une part essentielle de la religion. De fait, le messianisme et le sionisme étaient des concepts extrêmement proches pendant deux millénaires, concepts qu'il est difficile de séparer tant les prières de la liturgie juive et les souhaits de la venue du Messie étaient présents. Ces prières décrivent la douleur de toute une Nation ayant perdu sa terre. Les Juifs n'ont jamais eu d'autres pensées que de retourner à Jérusalem et croyaient que leur dispersion à travers les peuples était une punition pour leurs propres fautes.

Ce n'est qu'à partir du milieu du XVIII^e siècle et grâce à l'apparition du mouvement autoproclamé « *des Lumières* » et du philosophe populaire Moïse Mendelssohn que l'on a reconnu que les choses pouvaient être

différentes. La foi cédait alors sa place à l'indifférence et les classes juives éduquées, pour celles qui n'avaient pas encore totalement disparues à l'époque, commencèrent à concevoir les préceptes de la religion au sens rationnel. Pour eux, la dispersion du peuple juif était immuable de la destinée. Ils vidèrent le concept de messie et de Sion de tout import concret et décidèrent pour eux-mêmes une doctrine nouvelle selon laquelle Sion était promise aux Juifs uniquement dans un sens spirituel, dans la mesure où l'establishment juif changerait son futur en faisant triompher l'éthique juive et par la même occasion, enseignerait cela aux autres Nations. La vision de Mendelssohn s'est constamment développée au cours de la première moitié du XIX^e siècle au sein du judaïsme «réformé», qui a ainsi définitivement rompu ses liens avec le sionisme. Pour le Juif réformé de l'époque, le mot Sion a aussi peu de signification que le mot dispersion. Il ne se sent pas lui-même en diaspora et s'assimile plus que l'autochtone. Il nie l'existence de la Nation juive. Il choisit d'appartenir seulement à la nation au milieu de laquelle il vit. Pour lui, le judaïsme est un concept purement religieux qui n'a pas le moindre point en commun avec une Nation. Sa terre natale est sa patrie et rien d'autre ne pourrait la remplacer. La pensée d'un retour sur la patrie de ses ancêtres l'enrage ou le fait rire. Sa réplique la plus connue est alors : «*si l'État juif devait être restauré en Palestine, alors je voudrais être son ambassadeur à Paris.*»

Mais croire que les juifs s'attacheraient au courant réformiste serait faux. Ce mouvement est une demi-vérité, à la manière de ce qu'est le christianisme pour les juifs. Qui, le judaïsme réformé, devrait-il satisfaire ?

Le Juif croyant ? Il la repousse avec le plus profond dégoût. L'incrédule ? Il le méprise comme une hypocrisie.

Le Juif qui souhaite réellement rompre avec son passé et se fondre dans son environnement chrétien ? Ce Juif ne se contente pas du judaïsme réformé : il va se faire baptiser !

Quel juif accepterait de se lier à ce judaïsme « *de la décadence* » qui le maintiendrait comme une ethnie individuelle et non-acceptée ? Quel juif du XIX^e siècle aurait accepté d'être traité en marrane portugais au temps de l'Inquisition ? Pour le juif, la renonciation de tout espoir national est synonyme de l'auto-condamnation à la mort – peut-être lente, mais certaine, du peuple juif.

Le judaïsme réformé, donc judaïsme sans sionisme, c'est-à-dire sans le souhait et l'espoir d'un rassemblement des Juifs, n'avait – et n'a – pas d'avenir. Il peut tout au plus être considéré comme une route un peu sinueuse qui mène au christianisme. Celui qui souhaite atteindre cet objectif peut aujourd'hui trouver une route plus courte et plus directe.

Mais le nouveau sionisme de la fin des années 1890, qui est appelé politique, se distingue de l'ancien sionisme messianique religieux en cela qu'il répudie tout mysticisme et ne compte pas sur la venue du Messie pour retourner sur sa terre. Le nouveau sionisme est impulsé par la conscience juive. Les enfants sont éduqués par leur histoire – et donc aussi par la martyrologie –, formant ainsi leur ambition de préserver leur histoire en la concrétisant en territoire bien à eux.

Mais le sionisme puisait sa force aussi en partie de l'effet de deux influences qui venaient de l'extérieur. Premièrement l'idée nationaliste qui dominait l'Europe et, deuxièmement, l'antisémitisme, en vertu duquel les Juifs de tous les pays ont plus ou moins souffert.

L'idée nationaliste a éduqué toutes les nations. Le nationalisme a la conscience du soi ; il a appris aux peuples, et aux juifs en particulier, que leurs particularités sont tellement nombreuses et précieuses que cela les a inspirés.

Ce désir passionné d'indépendance pouvait cependant ne pas exercer une profonde influence sur les juifs éduqués. Les juifs furent incités à réfléchir sur eux-mêmes. Cette tâche de redécouvrir leur individualité nationale, bien que non-exempte de douleur, a été allégée pour eux par

l'attitude des nations, qui les isolèrent en tant qu'étrangers et n'hésitèrent guère à souligner les contrastes fantasmés, ou plutôt des différences, existant entre eux et les juifs.

L'antisémitisme a également enseigné à de nombreux Juifs instruits, comment trouver le chemin du retour vers leur peuple. Il eut l'effet d'une épreuve difficile à laquelle les faibles ne pouvaient pas résister, mais qui rendit les forts plus forts encore, grâce à la conscience de soi. Il n'est pas correct de dire que le sionisme est simplement un geste de défi ou un acte de désespoir face à l'antisémitisme. Sans doute, beaucoup de Juifs instruits ont été contraints par l'antisémitisme, de s'attacher de nouveau au judaïsme ; et cela se serait probablement de nouveau effondré si leurs compatriotes chrétiens avaient accueilli les juifs en amis. Mais dans le cas de la plupart des sionistes, l'antisémitisme n'était qu'un stimulus les amenant à réfléchir à leur relation avec les nations, et leur réflexion les conduisit à des résultats qui devaient rester pour eux un gain permanent, tant au niveau intellectuel que spirituel, même si l'antisémitisme devait disparaître entièrement de la surface de la terre.

Le sionisme nouveau ou politique eut plusieurs précurseurs. Sa première apparition eut lieu dès le milieu du XIX^e siècle. Un juif allemand, qui n'eut pas même le courage de mettre son nom sur son ouvrage, proposait dès les années 1840 que la « *Palestine soit colonisée et acquise par les juifs* ». Le seul résultat qu'il en naquit fut une série de manifestations de colère, sous le couvert de la critique, dans les journaux juifs de l'époque – complètement dominés par les idées du judaïsme réformé et assimilationniste.

L'ouvrage prophétique de Moses Hess, « *Rom und Jerusalem* », fut publié dans les années 1860. Il fut le premier à proclamer l'idée d'un nationalisme juif, d'un retour sur la terre historique, d'une émancipation et d'une fraternisation transnationale. Bien que très apprécié par les juifs, Moses Hess souleva-là une véritable tempête d'indignation parmi les Juifs allemands, intoxiqués par leur nouvelle égalité de droits – dans la mesure où ils daignèrent lire l'ouvrage de M. Hess. Mais quel prophète

d'Israël n'a pas provoqué la colère de son peuple ?

Au début des années 1880, il s'est produit en Europe de l'Est, certains événements qui réveillèrent brutalement les Juifs de leurs illusions centenaires et les ramenèrent à l'état de conscience. Le juif russe Dr Léon (Léo) Pinsker écrivit un petit livre, «*Auto-émancipation*». Il souhaitait l'avènement du sionisme moderne et exposait toutes ses idées sans toutefois les développer en un tout harmonieux. Mais le message était limpide : les Juifs n'étaient pas simplement une communauté religieuse, ils sont une nation. Ils veulent vivre une fois de plus comme un peuple uni dans leur propre pays. Leur régénération doit suivre simultanément les voies économiques, physiques, intellectuelles et morales dictées par le sionisme.

La jeunesse juive russe éduquée dans les écoles et universités fut puissamment attirée par l'influence des arguments de M. Pinsker. Ils commencèrent à fonder des Sociétés Nationales Juives. Un certain nombre d'étudiants qui fréquentaient des universités étrangères commencèrent à propager les influences de Léon Pinsker, et se rencontraient ici et là, avec sympathie, parmi leurs jeunes coreligionnaires, en particulier à Vienne. Certains préféraient les actes aux mots. Ceux-ci abandonnèrent leurs études afin d'émigrer en Palestine et d'y devenir paysans – des paysans juifs sur le sol historique des juifs. Saisis par l'idéalisme de ces quelques pionniers, des juifs de toutes classes se mirent à idéaliser la notion de peuple État-nation. L'enthousiasme en Russie et en Allemagne était si fort que de nombreuses organisations furent créées afin de soutenir ces pionniers. Ce travail s'est poursuivi sans un plan uniforme et sans une reconnaissance claire des objectifs et des méthodes. Les associations n'étaient pas conscientes du fait qu'elles agissaient en tant que sionistes. Elles ne voyaient pas le lien entre la colonisation de la Palestine par les Juifs et l'avenir du peuple juif dans son entier.

Le judaïsme était mûr pour une transition.

Comme cela arrive toujours dans un tel momentum historique, l'homme qui se saisira de l'idée pour l'énoncer clairement et en faire le combat de sa vie apparut. Theodor Herzl. Beaucoup avaient un faible pressentiment à son égard, mais avec son expression éloquente et le talent d'un orateur accompli, il su mobiliser les foules et les leaders.

À l'automne de 1896, il publia un livre concis – «*L'État juif*» (Der Judenstaat - aussi traduit «*L'État des juifs*»), qui, avec une détermination jusqu'alors inconnue, déclarait que les juifs étaient une Nation qui réclamait pour elle-même tous les droits d'une nation et qu'ils souhaitaient s'installer sur une terre où ils pourraient mener leur vie de manière complète et sans entraves.

«*L'État juif*» est devenu le point de départ du sionisme politique. Le livre de Theodor Herzl était certes un travail subjectif d'un individu qui parlait en son propre nom – et de nombreuses parties étaient de la pure littérature ! –, mais il n'est pas aisé de tracer une ligne de division entre le sérieux de l'homme politique social et le fantasme du poète prophétique. Le vrai programme sioniste devait être une tâche collective, fondé sur les bases jetées par le livre de Herzl, inspiré par les visions de Herzl, mais libéré de tout élément fantastique et fabriqué uniquement à partir d'éléments de la réalité.

Le livre de Théodor Herzl fut aussitôt salué par une myriade de Juifs, en particulier de jeunes Juifs, qui considéraient l'ouvrage comme «*un acte de délivrance*.» Ils décidèrent donc que cela ne devait pas «*rester des mots sur du papier imprimé*», mais que cela devait être converti en «*réalité pratique*».

Il y avait partout de nouvelles associations, non plus pour envoyer au compte-gouttes des juifs coloniser la Palestine, mais pour organiser une émigration générale en Terre Sainte, sur la base d'un traité garanti par les grandes puissances, avec le gouvernement ottoman en tête, qui accorderait aux colons juifs de cette région l'autonomie gouvernementale.

L'hypothèse sur laquelle le sionisme politique repose est basée sur le

fait qu'il existe une Nation juive. Et c'est justement ce qui est refusé par les assimilationnistes et les rabbins mal-inspirés.

Herzl reconnut que la première tâche qu'il devait accomplir était d'organiser une manifestation qui, sous forme tangible moderne, devrait présenter aux yeux du monde et du peuple juif, le fait de son existence nationale. Il convoqua un Congrès sioniste, qui, malgré l'hostilité la plus furieuse et une certaine violence sans scrupules, s'est rassemblé pour la première fois à Bâle fin août 1897 et se composait de 204 représentants élus, des représentants des juifs des deux hémisphères et des sionistes convaincus.

Le premier congrès sioniste revendiqua solennellement et aux yeux du monde que les Juifs sont une Nation et qu'ils ne souhaitent pas être fusionnés avec d'autres nations. Le congrès formula le vœu de travailler pour sécuriser toute la partie du peuple juif qui se voyait nier tous ses droits et qui survivait dans une misère imméritée. Les sionistes voulaient construire un meilleur avenir pour ceux-là. Et le Congrès formula ses efforts dans des domaines variés, décrits dans un programme adopté à l'unanimité du plus grand enthousiasme possible.

Le programme était le suivant : *«Le sionisme vise à établir pour le Peuple juif une patrie reconnue publiquement et légalement en Palestine. Pour atteindre cet objectif, le Congrès considère que les moyens suivants peuvent être utilisés :*

- 1. La promotion de l'établissement en Palestine d'agriculteurs, artisans et marchands juifs ;*
- 2. La fédération de tous les juifs, en groupes locaux ou nationaux en fonction des lois de leurs différents pays ;*
- 3. Le renforcement du sentiment juif, et de la conscience juive ;*
- 4. Toute mesure préparatoire à l'obtention des accords gouvernementaux qui sont nécessaires à la réalisation de l'objectif sioniste».*

Le seul point qui exclut alors la possibilité d'une entente entre les

juifs sionistes et non-sionistes, probablement pour toujours, était la question de «*Nation*» juive. Quiconque affirme et croit que les Juifs ne sont pas une Nation ne peut en vérité pas être un sioniste : il ne peut pas s'attacher à un mouvement qui n'est que «*justifié par son désir de créer une condition d'existence normale pour un peuple vivant et souffrant dans des conditions normales*».

Mais au contraire, celui qui est convaincu qu'être juif c'est faire partie d'une Nation doit nécessairement être un sioniste. Seul le retour sur leur propre terre pouvait préserver les juifs, peuple universellement haï, persécuté et opprimé, des maltraitances physiques et spirituelles.

Au début des années 1900, beaucoup de Juifs, surtout en Occident, brisèrent leurs liens avec le judaïsme. Ils souhaitèrent être entièrement assimilés avec leurs compatriotes chrétiens. Ils prirent le sionisme comme une source d'inquiétude sérieuse, imaginant déjà que d'autres juifs parmi eux proclameraient à haute voix leur «*paranationalité*» particulière, et insistèrent sur une distinction claire entre eux et les autres nations. Les assimilés étaient inquiets et apeurés d'être traités comme des étrangers dans leur pays d'origine, là où ils étaient «*des citoyens libres*.» Ils craignaient que cela change la donne, si une grande partie du peuple juif venait à revendiquer ouvertement leur attachement à la Nation juive.

Il est facile de comprendre tous ces sentiments. De leur propre point de vue, ils étaient justifiés. Ces juifs qui se contentaient de leur condition dans leur pays de naissance, et qui repoussaient avec colère la suggestion d'abandonner ce pays pour leur patrie, représentaient environ un sixième de la population juive, soit deux millions de juifs sur douze millions. Les cinq autres sixièmes, dix millions de personnes, n'étaient nullement heureuses là où elles vivaient et avaient en outre, tout motif pour un tel sentiment. On pouvait difficilement suggérer à ces dix millions de juifs qu'ils devraient se soumettre à leur servitude pour toujours et sans résistance, qu'ils devaient abandonner tout effort de délivrance de leur misère, simplement pour que le confort des deux millions de juifs heureux

et satisfaits ne soit pas soumis à un risque imaginaire de perturbation.

Les sionistes étaient fermement convaincus que l'anxiété des Juifs assimilés était sans fondement. Pour Max Nordau (dans ses écrits de 1905), *« l'arrivée des juifs en Palestine n'aura pas de perturbation pour les juifs heureux en leur terre. Une fois que l'État juif sera créé, les juifs auront le choix d'émigrer ou de rester dans leur pays d'origine. Beaucoup resteront sans doute, et ceux qui le feront auront montré par leur choix qu'ils préfèrent leur terre natale à leur pays national. Il est possible que, même dans ce cas, les antisémites jetteront dans leurs dents le reproche méprisant et perfide : « Étrangers ! » Mais ceux qui sont de vrais chrétiens parmi leurs concitoyens, ceux qui pensent et se sentent en accord avec les enseignements et les exemples de l'Évangile, seront convaincus que ces Juifs ne se considèrent pas comme des étrangers dans leur pays d'origine, et ces derniers seront en mesure de montrer leur renonciation volontaire au retour dans leur pays d'origine propre, pays juif, et leur fidélité à leur maison et leurs voisins chrétiens »*.

Les sionistes savaient alors qu'ils se créaient une tâche d'une difficulté sans exemple. Les tentatives de transplantation de plusieurs millions de personnes en peu de temps n'ont jamais été essayées. Faire venir de différents pays sur un autre territoire ces millions de personnes, par des moyens pacifiques, n'a jamais été tenté. La tentative n'a jamais été faite de convertir des millions de prolétaires, sans métier, et tristement réduits physiquement à bien des égards, en agriculteurs et éleveurs, de faire d'eux des commerçants et marchands. Tous étaient éloignés de la nature et il faudrait alors les familiariser avec la charrue et avec la terre nourricière et nourissante. Il était alors nécessaire d'habituer les Juifs d'origines différentes en une nouvelle, de les former pratiquement à l'uniformité nationale, et ainsi vaincre les difficultés presque surhumaines qui se poseraient avec des différences de langue, une culture différente, des modes de pensée différents, des préjugés, et des aversions de nationalités étrangères, qu'ils apporteraient avec eux du pays de leur naissance.

D'ailleurs, Léon Pinsker n'écrivait-il pas déjà en son temps : *« nous pouvons davantage faire confiance en la diligence et la flexibilité de notre peuple, qu'aux coups de fouet de l'antisémitisme. Nous reconnâtrons nous-même le bien en nous, nous trouverons la force de revenir aux travaux pénibles auxquels nous ne sommes pas habitués. Pour notre nation, si sage, il ne sera pas difficile de reconnaître et de se rendre compte qu'une errance pressée sans programme ne nous amènera pas à atteindre notre objectif. »*

Les sionistes furent encouragés à commencer cette tâche herculéenne (de la reprise de la vie juive sur leur terre originelle) par la conviction qu'ils menaient un travail nécessaire et utile, un travail d'amour et de civilisation, une œuvre de justice et de sagesse. Ils voulaient sauver dix millions de leurs frères de la misère intolérable dans laquelle ils survivaient. Ils voulaient délivrer les nations, au milieu desquelles ils végétaient, de la présence des Juifs qui, disaient-ils, étaient un fardeau pour eux et dont la résidence parmi eux était évidemment désagréable. Ils voulaient enlever les victimes de l'antisémitisme ; antisémitisme qui dégrade partout la morale publique et magnifie les pires instincts. Ils voulaient faire fuir les Juifs, à qui on reprochait d'être des parasites, des producteurs de valeur. Ils voulaient irriguer avec la sueur de leur front, une terre qui était alors un désert, et la cultiver avec leurs mains jusqu'à ce qu'elle devienne un jardin luxuriant, un jardin *« comme autrefois »*.

Personne mieux que Herzl ne peut décrire la finalité du rêve sioniste : *« La Terre Promise est celle où l'on peut avoir le nez crochu, une barbe noire ou rousse et les jambes arquées, sans être méprisé pour cela ; où nous pouvons vivre enfin en hommes libres sur notre propre sol et où nous pouvons mourir en paix dans notre propre patrie. Une terre où nous recevrons des honneurs pour nos grandes actions, une terre où l'insulte « Juif » sera de nouveau une appellation honorable comme c'est le cas pour « allemand, anglais, français » – en bref, comme tous les peuples civilisés. Nous désirons cette terre afin que nous puissions former notre État, éduquer notre peuple aux tâches qui nous attendent encore au-delà*

notre vision. Car Dieu ne nous aurait sûrement pas maintenus en vie si longtemps, il ne nous aurait pas attribué un rôle spécifique dans l'histoire de l'humanité. L'État juif est un besoin mondial. Je crois que si ma vie touche à sa fin, l'histoire du monde ne fait que commencer.»

Que la lecture de ces protocoles qui menèrent à la création de cette puissance mondiale qu'est devenu l'État d'Israël, inspire et enhardisse les autres Nations sans terre ; les Kurdes en premier lieu.

PREMIÈRE JOURNÉE

BÂLE, 29 AOÛT 1897

SÉANCE DU MATIN

Le Doyen - Président Honoraire, Dr Karl Lippe – originaire de Iași : Un homme de lettres prénommé Akiwa Chaschmal, d'origine juive, s'était un jour présenté à moi, il y a dix-sept ans environ, pour me donner un écrit m'informant qu'un certain Lazare Rokeach, de Tsfat¹ en Palestine, s'était rendu en Roumanie avec l'objectif d'y faire de la propagande en faveur de l'établissement d'implantations juives. J'ai rapidement été chargé d'une mission qui consistait, dans une petite chambre de banlieue de Iași², à préparer les esprits à cette cause ; par ma parole et mes écrits.

Bientôt, vingt-sept comités furent créés dans vingt-sept villes du pays. Samuel Pineles et moi-même avons décidé d'établir un comité central à Galata, dont nous allions devenir membres, ce qui aboutit à la fondation des deux premières implantations roumaines en Palestine : Zikhron Yaakov et Rosh Pina. Mais lorsque ces implantations ont changé de capitaine, notre comité a fini par se dissoudre. Cela n'empêcha pas de continuer à prêcher et d'agir pour notre cause. J'ai assisté à la conférence de Katowice ; dont deux autres participants, Messieurs Jasinowski et Moses se trouvent également parmi nous aujourd'hui. Cette assemblée, même si elle ne représentait qu'une partie infime de la communauté juive, a sûrement été primordiale pour ses visées sionistes. Ce Congrès en revanche, en représente l'intégralité. Quel grand bond en avant depuis ma modeste chambre de la banlieue de Iași, jusqu'à cette salle bâloise ! Quelle avancée inattendue de Chaschmal et Rokeach à Herzl et Nordau !

1. *Tsfat* : aussi nommé *Safed*.

2. *Iași* : prononcer *Jassi* ; ville en Moldavie roumaine.